

André PERRAUD-CHARMANTIER. — *Emile Boissier, Poète nantais, 1870-1905*; Préface de Marcel GIRAUD-MANGIN. — Nantes, Librairie Ancienne et Moderne, 1923, XVIII-177 p. Prix : 7.50.

M. André Perraud-Charmantier a pieusement consacré au poète nantais Emile Boissier, qui fut son maître et son ami, un petit volume plein d'intérêt, où l'affection et l'admiration, pour s'exprimer parfois avec quelque excès de lyrisme, n'altèrent pas, ainsi que le remarque M. Marcel Giraud-Mangin en sa substantielle préface, la franchise du jugement. M. Perraud-Charmantier, tant par une étude biographique, morale et littéraire de l'écrivain que par de larges extraits, judicieusement choisis et encadrés d'analyses intéressantes, de son œuvre poétique, nous montre par quelles promesses de premier ordre l'auteur du *Chemin de l'Irréel*, du *Chemin de la Douleur* et des *Symphonies florales* s'était acquis, avec l'amitié de Verlaine, de Hérédia, de Mallarmé, de Mistral, de Huysmans, la sympathique estime d'un petit groupe d'artistes raffinés et d'âmes éprises de tendresse et d'idéal. Mais il ne nous cache pas non plus quelles furent les limites du poète, mort à 35 ans, au moment où « maître d'une forme harmonieuse au plus haut degré », il allait, dans le plein épanouissement de sa maturité, conquérir la place qu'il méritait d'occuper dans l'opinion lettrée, au premier rang des poètes contemporains.

Emile Boissier naquit à Nantes en 1870, de parents qui tenaient un commerce de céramiques et de faïences. Dans la contemplation des jolies vieilleries dont s'encombraient le magasin paternel, il puisa, dès la plus tendre enfance, le sentiment du pittoresque et la passion des objets d'art. Au lycée, son apparence distraite et rêveuse, la naïveté languide de ses grands yeux gris, la gravité de son doux regard fixe dans son visage pâle et l'incorrigible candeur de son âme mélancolique, éprise de calme, d'immobilité, de silence ému et de sentimentalité sereine, le livrèrent sans défense à la turbulence de ses camarades; il prit un effroi invincible de l'action, s'envola « bien loin dans le pays des fées » et chercha dans les divines extases du rêve l'oubli d'une réalité qui lui apparaissait brutale et grossière. La lecture de Théocrite et de Longus, de Catulle et de Propertius, de Racine, de Verlaine et de Maupas-

sant fut sa consolation, et aussi la composition poétique, à laquelle il se donna de très bonne heure.

Venu à Paris pour finir ses études et faire son droit, il se lia d'une amitié fraternelle avec Verlaine, en qui il découvrit une âme sœur ; mais il subit aussi l'amicale influence de Merédia et de Mallarmé. Depuis plusieurs années déjà il donnait des poésies à quelques journaux de la région nantaise et ne dédaignait pas de chanter, dans les caveaux littéraires du quartier latin, des couplets d'une gracieuse fantaisie et d'une audace spirituelle, quand il publia, en 1893, son premier recueil, *Dame Mélancolie*, que Verlaine préfaça et où Mallarmé salua un poète-né. Puis ce furent successivement le *Psautier du Barde* (1894), le *Chemin de l'Irréel* (1895) et la collaboration à diverses revues littéraires, principalement à *l'Hermine*, de Louis Tiercelin, où parurent le *Rouet qui chante* en 1898, les *Symphonies Florales* en 1899 et le *Chemin de la Douleur* en 1901.

Mais une vie surchauffée, les privations d'une existence où tout était sacrifié à l'art et à la beauté, des douleurs sentimentales, l'inquiétude d'une conscience troublée, des déceptions professionnelles et surtout « cette mélancolie qu'il avait naguère fêtée comme une fiancée alors qu'elle n'était qu'une sirène perfide aux baisers mortels », développèrent sa neurasthénie. Elle fit bientôt de si rapides progrès que ses parents alarmés le ramenèrent à Nantes. Ni la tendresse de leurs soins, ni la paix de la campagne ne purent rétablir sa santé ruinée, et il mourut après d'atroces souffrances physiques et morales, au château de la Noë, le 1^{er} février 1905.

Il faut lire, soit dans *l'Hermine*, soit dans le recueil posthume malheureusement incomplet et mal ordonné, qui fut donné de ses *Poèmes* en 1905 à la Librairie Française, soit dans le livre de M. Ferraud-Charmantier, les vers tendres ou gracieux, toujours soigneusement polis, de ce petit-fils ingénu et délicat de Beaudelaire, « murmure enveloppant d'un cœur fervent qui s'abandonne tout entier au charme de la confiance, avec des câlineries exquises ou des sanglots étouffés ». On y verra qu'Emile Boissier ne fut pas exclusivement le poète morose qu'a pu faire croire l'abondance des poèmes de sa dernière manière. On y regrettera peut-être que l'observation des gens et des choses soit demeurée superficielle chez un écrivain dont l'irréel fut à peu près le seul domaine, et

que le fond, dans quelques-unes de ses œuvres les plus séduisantes, soit d'une importance un peu mince. Mais on y goûtera tantôt un sentiment profond du mystère et une sensibilité aiguë et douloureuse, tantôt la fougue et la sincérité d'une inspiration où vibre, dans le faste des images, toute l'âme idéaliste du rêveur, tantôt l'élégance d'une virtuosité raffinée, la délicatesse un peu apprêtée d'une expression lumineuse, claire jusque dans son imprécision symboliste; toujours la mélodie suave et fuyante d'un vers harmonieusement chantant :

*Je suis le ménestrel épris des châtelaines
Rougissantes sous les dentelles des hennins;
Je suis le barde errant par les monts et les plaines
En dépit des archers qui gardent les chemins.*

*Nul ne connaît mon nom; nul ne connaît ma vie;
Je suis le passereau qu'un rien peut apaiser.
Mon cœur est veuf de Haine, et j'ignore l'Envie,
Je me nourris avec la Rime et le Baiser...*

En le remerciant d'avoir fait revivre le charme pénétrant de cette âme mystique, de ce poète tendrement subtil, M. Perraud-Charmantier me permettra pourtant de regretter que son livre, malgré l'apparente netteté des divisions, donne une impression de confusion qui ne permet pas de suivre aussi facilement qu'on le souhaiterait le développement de la vie poétique d'Emile Boissier; sa bibliographie aussi (défaut grave en un ouvrage destiné à guider la lecture d'un écrivain trop peu connu) me paraît incomplète et dépourvue de méthode. Mais ces réserves ne diminuent en rien la sympathie que l'on est heureux de témoigner à l'auteur, pour avoir, en cet essai tout frémissant de délicate émotion, travaillé à sauver de l'oubli où sombrent tant de vers qui ne sont pourtant pas sans mérite, la mémoire d'un homme qui ne vécut que pour son art et dont l'œuvre profondément humaine, louée par une élite trop peu nombreuse, mais à peu près ignorée du public, risquait de se voir condamnée à dormir dans le secret des tiroirs de famille.

Georges COLLAS.